

**Loisirs funéraires**  
*La Salle des loisirs*

Hélène Richard

Numéro 85 (4), 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25552ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)  
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Richard, H. (1997). Compte rendu de [Loisirs funéraires : *La Salle des loisirs*]. *Jeu*, (85), 22–24.

HÉLÈNE RICHARD

# Loisirs funéraires

Reynald Robinson, l'auteur de *la Salle des loisirs*, est originaire de la Gaspésie. Il a dans ses bagages plusieurs mises en scène et trois textes produits par le Théâtre du Gros Mécano, dont *Jo et Gaïa, la terre*, qui fut présenté aux Francophonies théâtrales pour la jeunesse de France. Comment vous rendre compte de sa première pièce pour public adulte ? C'est une pièce éclatée, ponctuée de monologues, de minisaynètes sans fil conducteur apparent, mais qui ont un impact sur le public. Quelque part au Québec, sur le bord du fleuve, décède monsieur Saint-Hilaire, et sa dépouille est exposée, faute d'autres ressources disponibles, à la salle paroissiale. La première partie du spectacle, située en début de soirée, se déroule dans une pièce attenante à la salle où est exposé le défunt. Charles, l'intellectuel de la famille expatrié à Montréal, s'y réfugie depuis le matin, incapable de faire face à la dépouille de son père. Des membres de sa famille immédiate viennent le visiter brièvement, à plusieurs reprises, effectuant des sauts de puce entre cette pièce et la salle où est réunie la famille élargie. Il s'agit de sa sœur aînée, Agathe, sémiillante hypomaniaque aux prises

## *La Salle des loisirs*

TEXTE DE REYNALD ROBINSON. MISE EN SCÈNE : CLAUDE POISSANT, ASSISTÉ DE JOSÉE KLEINBAUM ; SCÉNOGRAPHIE : DAVID GAUCHER ; COSTUMES : LINDA BRUNELLE ; ÉCLAIRAGES : STÉPHANE MONGEAU. AVEC LOUISE BOMBARDIER (AGATHE), JASMINE DUBÉ (BRIGITTE « LA COMÈTE »), MAXIM GAUDETTE (FRANÇOIS-PIERRE), SYLVIE MOREAU (SUZANNE), HARRY STANDJOFKI (ANDREW) ET BENOÎT VERMEULEN (CHARLES). PRODUCTION DU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI, PRÉSENTÉE DU 31 OCTOBRE AU 28 NOVEMBRE 1997.



Maxim Gaudette (François-Pierre) et Sylvie Moreau (Suzanne) dans *la Salle des loisirs* de Reynald Robinson.  
Photo : Robert Etcheverry.

avec une logorrhée chronique ; de sa sœur puînée, Brigitte, surnommée « la Comète », restée muette à la suite d'un traumatisme de jeunesse ; du mari d'Agathe, Andrew, un très latin anglophone de Toronto ; d'un inconnu en uniforme militaire qui s'avère être François-Pierre, le fils qu'Agathe et Andrew ont abandonné, nourrisson, et retrouvé récemment. S'ajoute à ces parents Suzanne, une amie d'enfance de Charles, vendeuse dans une pharmacie, qui vient lui livrer un onguent contre les poux de corps qui le ravagent, « morpions » contractés de chaste manière sur un matelas acheté à

l'Armée du Salut. La deuxième partie de la pièce se situe en fin de soirée, après la fermeture de la salle paroissiale. Les mêmes personnages continuent leur veillée devant le cercueil où repose le père, forcément impassible mais très présent.

La pièce propose une réflexion très québécoise sur le mystère de la mort et de la vie, sur le sens que la première donne à la deuxième, sur la signification que veut plaquer d'autorité le discours catholique, mettant en place un dieu qui nous a imposé et l'une et l'autre. Dans un premier temps, les personnages – et la salle – se défendent, par l'humour, les récits de vie, contre l'angoisse soulevée par la mort du père, perte qui vient mettre en question leur rapport à cet être significatif. On rit beaucoup. Les répliques, percutantes, opposent un discours d'une grande fraîcheur, concret, à celui de la solennité mystérieuse d'un dieu distant. « Ô Dieu tout-puissant, clame Agathe, agenouillée entre son frère et sa sœur, vous avez devant vous trois petites affaires, trois petits "morpions" agenouillés devant vous [...] », clin d'œil au problème de Charles qui dédramatise instantanément la tirade.

Le texte met aussi en contraste le froid de la mort et une vie grouillante de plaisirs et d'angoisses. « Le plaisir de manger [sexuellement] la souffrance de quelqu'un, c'est mieux que la coke », confie Andrew. On a affaire à des enfants qui se pelotonnent ou se chamaillent devant l'angoisse du vide laissé par des adultes qui vaquent à leurs affaires, les adultes étant, ici, aussi bien le dieu de la religion que la génération aînée qui veille son mort en famille, de l'autre côté de la porte.

Dans la deuxième partie de la pièce, la souffrance affleure derrière la protection que constitue le rire (personnifiée surtout par Agathe), et c'est l'angoisse existentielle, le récit des problèmes de chacun qui prennent le devant de la scène. Est-ce tout ce que la vie nous donne avant que la mort nous la prenne ? « Ta vie est cachée en Italie derrière un arbre, en attendant que tu la trouves », déclare Suzanne. « La vie, c'est une île, s'écrie Agathe d'un ton angoissé, et la mer monte... » Elle reprend ici l'histoire, qui vient tout juste d'être révélée, du traumatisme subi par Brigitte. Par vengeance, le père de Suzanne, crypto-pédophile, aurait abandonné Brigitte sur l'Île-aux-Mouettes, île que la mer recouvre complètement à marée haute ; quand elle fut retrouvée le lendemain, la peur l'avait rendue folle. Mais il n'y a pas que la vie, dans cette pièce, qui



*La Salle des loisirs* (Théâtre d'Aujourd'hui, 1997).

Sur la photo : Sylvie Moreau (Suzanne), Harry Standjofski (Andrew), Louise Bombardier (Agathe), Benoît Vermeulen (Charles) et Jasmine Dubé (Brigitte « la Comète »).

Photo : Robert Etcheverry.



soit une île. Chacun des personnages l'est aussi, car personne n'écoute celui qui dit sa souffrance ; tous font semblant de ne pas entendre, de ne pas comprendre. C'est ce qui poussera François-Pierre, personnage tragique qui s'identifie à une caméra filmant des scènes de violence animale, à commettre une tentative de strangulation – scène d'une grande intensité dramatique – sur la personne de Suzanne pour la forcer à prendre au sérieux l'attrait sexuel qu'il ressent à son égard. C'est aussi ce qui le poussera à aller ensuite se pendre dans le portique de la salle des loisirs après s'être excusé à l'avance de son geste, s'être excusé aussi de ne pouvoir pardonner à ses parents leur long abandon et leur décevant désir de retrouvailles.

Quel sort réserve Claude Poisson à ce texte de Robinson ? Dans la première partie de la pièce, il se dégage une ambiance de bande dessinée qui sert le côté léger, bon enfant du texte, grâce à un décor dépouillé – un mur de planches noires verticales dressé à l'avant-scène sur un plancher de même couleur – à un jeu très physique des comédiens, de même qu'à un éclairage qui se porte sur un acteur à la fois, découpant bien le non-verbal de son jeu sur le fond noir et nu de la scène. Dans la deuxième partie, certaines truculences produisent le même effet. Je pense, par exemple, à la scène où Charles, assis torse nu sur une chaise droite près du cercueil, se fait épouiller les aisselles par François-Pierre, qui cherche les lentes à l'aide d'une lampe de poche, supervisé dans ce travail par son père Andrew de qui il a pris la relève. Je pense aussi à la grosse boîte de chocolat qu'Agathe dépose sur le cercueil de son père, grand mangeur de chocolat, pour amorcer un rituel mémoriel solennel. Par ailleurs, la présence physique du défunt dans son cercueil rend les pitreries un peu grinçantes et rappelle que ces dernières sont une bouée pour survivre au drame du quotidien, au sentiment de vieillir sans avoir commencé à vivre. Notons en passant que, si l'effet de bande dessinée veut faciliter la réception de l'angoisse de la mort par le public, il n'en reste pas moins que, aussi intéressant qu'il soit, il a l'heur – combiné au caractère éclaté du texte – de nuire à ce qu'il veut faciliter. On rit tellement, les cocasseries sont tellement grosses, qu'il est facile pour le public d'imiter les personnages : faire semblant de ne pas comprendre, de ne pas entendre l'angoisse de la mort qui est mise en scène.

Quant au jeu, il était excellent d'un bout à l'autre de la représentation à laquelle j'ai assisté. Notons, entre autres, celui de Louise Bombardier (Agathe), qui tient de la performance verbale. Elle maintient de façon uniforme un rythme si endiablé qu'on en perd parfois certaines parties de ses répliques. Elle incarne ainsi une des réactions possibles au deuil : un *high* s'exprimant, entre autres, par l'hyperactivité, la logorrhée, une voracité sexuelle (caractéristiques présentes chez le personnage), et qui vient contrer le sentiment de dépression suscité par une perte importante. Mentionnons aussi l'excellente prestation d'Harry Standjofski dans le rôle du Torontois Andrew, qui a rencontré Agathe dans un train, au retour d'un stage en Nouvelle-Écosse où il devait chercher une réponse à la question : « What does Quebec want ? »... La réponse, inhabituelle il faut le dire, avec laquelle il revint à Toronto fut ce coup de foudre à bord d'un train qui produisit un fruit inattendu : François-Pierre, et l'intégration complète d'un Torontois dans une famille gaspésienne.

Le texte mériterait d'être resserré, pour cerner de plus près son propos. On espère toutefois qu'il gardera la truculente fraîcheur qui fait son charme. **J**